

La Cousin de Mahomet ou la Folie salutaire - extrait

(Après de nombreuses aventures au cours desquelles Parisien l'Écolier – le “ héros de l'histoire ” - se retrouve vendu comme esclave à différents patrons dont il séduit invariablement les épouses, filles, sœurs et domestiques, il se lie d'amitié avec Mustapha et sa famille. Suite au mariage de Zambak, la sœur de Mustapha, avec un officier de marine, le narrateur se retrouve enrôlé de force comme galérien puis racheté par un riche musulman qui décide de le convertir à sa religion.)

Le Parent de Mahomet me traita fort doucement. Il eut soin de me faire panser si bien et si régulièrement, qu'au bout d'un mois j'étais en état d'agir à l'ordinaire. Je ne savais à quoi attribuer les bontés de cet homme, n'ayant encore rien fait qui méritât tant d'attention. Mustapha, qui, après sa guérison, était revenu à Constantinople, et me voyait facilement chez Omar Fétaz, mon Patron, ne pouvait, non plus que moi, concevoir les motifs qui faisaient agir ce Turc si différemment des autres.

Le fils de Sulmen m'avait appris le retour de sa sœur chez lui après la mort de son époux, et me faisait confidence des sujets de chagrin que lui donnait la fille de Curgi Nébi, qui, du côté du caractère, était bien la fille de son père. Il avait beaucoup à souffrir de ses hauteurs et de ses caprices, qui l'avaient contraint de confiner sa sœur et Tonton à Galata où toute sa consolation était d'aller les voir.

Mustapha avait proposé à Fétatz de lui rendre le double de ce qu'il m'avait acheté ; mais celui-ci qui n'y voulut point entendre, lui confia les raisons de son refus, qui ne venait que d'un excès de zèle pour la propagation de la Loi du Prophète. Il avait, lui dit-il, trouvé en moi un esprit docile, qui lui faisait espérer de m'amener par ses bons traitements et ses exhortations au point de me faire embrasser le Mahométisme.

Mustapha aurait été un impie, s'il avait entrepris de s'opposer à ma conversion. Aussi loua-t-il beaucoup et sincèrement le zèle qui animait Omar dont la maxime était plus sûre en fait des prosélytes, que les coups de bâton qu'employaient les autres Convertisseurs. Le frère de Zambak m'apprit avec joie les bonnes intentions de Fétatz, et me convia de ne point résister à la voix du Prophète, qui ne dédaignait pas de m'appeler à lui par le ministère de son Cousin.

Il n'y avait donc plus à douter que ce motif de Religion ne fut celui des bontés d'Omar, qui peu après me le confirma par un discours qu'il avait eu le temps de préparer depuis que j'étais devant lui. Son commencement roula sur l'excellence de la Mission du Prophète ; ensuite Fétatz s'étendit sur les mystérieuses obscurités du Livre expressément envoyé du Ciel à *Mahomet*¹.

Si je n'avais pas été prévenu qu'il ne faut pas badiner avec les Turcs sur le chapitre de leur Religion, je n'aurais pu m'empêcher de rire de l'air de gravité dont Omar me détaillait les rêveries de son Parent.

En effet, qui pourrait garder son sérieux, en entendant dire avec emphase, que Mahomet parcourut sept Paradis avec une si prodigieuse rapidité, qu'après les avoir cependant exactement examinés, il retourna assez promptement dans sa chambre, pour empêcher qu'un pot plein d'eau, que l'Ange Gabriel avait choqué de son aile en l'enlevant, ne fut entièrement renversé.

¹ [Toutes les notes sont de Nicolas Fromaget] Hali, gendre et compagnon de Mahomet, dit, que l'Alcoran lui était destiné ; mais que l'Ange Gabriel, par un *quiproquo*, l'avait donné à son beau-père. L'Ange Gabriel, à ce qu'assure Mahomet, lui apporta pendant vingt-trois ans l'Alcoran partie à partie. Il faut être bien imbécile pour croire qu'une intelligence céleste ait pu faire un si long *quiproquo*.

Que de ces sept Paradis le premier est d'argent fin, le second d'or pur, le troisième de pierres précieuses, le quatrième d'émeraudes, le cinquième de cristal, le sixième couleur de feu, et enfin le septième un jardin délicieux où coulent des ruisseaux de miel, de vin et de lait ; le tout orné d'un nombre innombrable de belles choses, surtout de filles extrêmement complaisantes et si brillantes, que si l'une d'entre elles mettait pendant la nuit la tête à la fenêtre, elle éclairerait mieux le monde que ne fait le soleil en son midi.

Que devant le Trône du Tout puissant il y a quatorze cierges allumés, qui sont aussi grands que le serait le chemin que ferait un homme qui marcherait continuellement pendant cinquante ans². Il n'y a qu'une imagination travaillée par les accès d'un mal violent, qui soit capable d'enfanter de pareilles absurdités³.

Telles étaient les sources où Fétatz puisait les arguments dont il espérait me convaincre. Je ne prétends pas me faire honneur de la résistance que j'ai toujours apportée à embrasser une Religion si remplie de puérités, pour ne pas dire autrement : le peu de connaissance que j'avais alors de la mienne et un bon sens naturel suffisaient pour me convaincre, que les principes qu'on m'avait inculqués dès l'enfance, n'étaient pas faits pour entrer en comparaison avec des choses si ridiculement impertinentes, et si peu fondées⁴.

Les libertins s'égaieront sans doute à mes dépens, en m'entendant tenir un langage diamétralement opposé à la conduite que je tenais. Mais peu m'importe ; les bonnes choses sont toujours bonnes ; et pour leur faire voir que mes habitudes avec les Turques étaient moins une suite de la dépravation de mon cœur, que de mon extrême jeunesse et du concours des circonstances dans lesquelles je me trouvais engagé, ils essuieront encore ce petit trait de morale, qui ne m'a jamais sorti de l'esprit.

C'est qu'il serait à souhaiter que les Chrétiens fussent aussi religieux observateurs des préceptes d'une Religion toute sainte, que les Turcs le sont de ceux d'une croyance aussi ridicule que fausse. Il est vrai qu'ils ont leurs impies comme nous avons les nôtres ; mais avec cette différence, que les nôtres font trophée de leur libertinage, et que les Turcs les plus dépravés cachent soigneusement leurs excès.

Il y avait assez de temps que je vivais avec les Musulmans, pour savoir une partie de leurs coutumes en fait de Religion au sujet de leurs Esclaves. Je n'ignorais pas que de la dernière minutie ils tirent de sérieuses conséquences pour faire renier un Chrétien. Toucher à un Alcoran, par exemple, entrer dans une Mosquée, mettre un Turban⁵, sont choses suffisantes pour brûler un homme ou le circoncire.

Toutes les Puissances de la terre ne pourraient tirer du feu un Chrétien qui refuserait de se faire Mahométan, après avoir publiquement prononcé ces mots : *La Illahé, Illa Alla, Muhammed Resoul Alla*⁶.

² L'Imposteur a oublié de dire, si c'était à pied ou à cheval.

³ Mahomet tombait du mal-caduc, et il feignait que les accès de cette maladie étaient autant d'extases, pendant lesquelles l'Ange Gabriel lui révélait les plus intimes décrets de la Divinité.

⁴ Mahomet se contredit souvent. Dans un endroit, il assure que l'Ange Gabriel lui apporta l'Alcoran chapitre à chapitre. Ailleurs, il dit que la doctrine que ce livre renferme, lui était révélée pendant ses extases, qui n'étaient autre chose que les accès du mal-caduc dont il était travaillé. Un pigeon, qu'il avait dressé à ce badinage, volait sur son épaule, et béquettait son oreille. Delà, l'Imposteur faisait accroire aux simples, que c'était l'Ange Gabriel qui lui parlait sous cette figure. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce fourbe composa son Alcoran aidé de Batiras, Hérétique, Jacobite de Sergius. Moine Nestorien, et de quelques Juifs, dont il a retenu plusieurs pratiques, comme la circoncision, l'abstinence de la viande de porc, etc.

⁵ Il est permis à un Franc en liberté de s'habiller à la Turque, à l'exception du Turban : le fouler aux pieds est un crime que l'on ne peut expier que par le feu ou l'apostasie.

⁶ Il n'y a point d'autre Dieu, que Dieu, Mahomet est envoyé de Dieu. En prononçant ces mots, et levant un doigt en l'air, on est en état d'être circoncis, sans plus ample instruction. Un dévot Musulman doit savoir, que l'Alcoran est composé de 60 Chapitres, de 6236 Versets, de 77639 Mots, et enfin de 323015 Lettres. Il s'en trouve qui poussent la dévotion jusqu'à savoir subdiviser les versets, les mots et les lettres de chaque Chapitre en particulier, et d'en faire ensuite la récapitulation générale.

Plus Omar redoublait ses leçons, plus je me tenais en garde contre lui, persuadé qu'à cause de son affinité avec Mahomet, il ne m'aurait fait nulle grâce. Je ne contestais jamais avec lui : ma réponse ordinaire était que je ne voulais pas changer de Religion. Il ne s'en rebutait point, et continuait toujours ses bonnes manières à mon égard ; il me laissait même la liberté d'aller chez Mustapha quand je n'avais rien à faire pour son service.

Omar Fétatz était un homme de plus de soixante ans. Quatre femmes qu'il avait eu, suivant la permission qu'en donne la Loi, ne lui avaient point laissé d'enfants. Il n'exerçait aucun emploi, et ne s'occupait que de la conversion de ses Esclaves et de l'éducation d'une Nièce, destinée à épouser un Schérif comme lui : ceux de cette famille ne contractent point d'alliance avec les étrangers. Son domestique était composé d'une Espagnole qui avait apostasié, d'un Anglais qui branlait dans le manche, d'un Maltais et de moi.

Il y avait longtemps que ce bon homme avait renoncé aux femmes par un principe de sa Religion qu'il suivait à la lettre ; il n'était plus en état de remplir ce beau précepte de l'Alcoran : *Voyez vos femmes et vos Concubines, parce que vous leur êtes nécessaire comme leurs vêtements, et qu'elles vous sont nécessaires comme vos vêtements*. Si le Grand-Seigneur observait ce précepte à la rigueur, il serait accablé sous tant de vêtements.

Omar, comme je l'ai déjà dit, me donnait la liberté d'aller chez mon ancien Patron, et j'en profitais le plus souvent qu'il m'était possible. Je vivais avec cet aimable Turc, comme s'il n'eût point été mon Maître et moi son Esclave. Je me dédommageais avec lui de l'abstinence du vin où j'étais réduit chez le Schérif, qui aurait cru s'attirer la juste indignation de l'Envoyé de Dieu⁷, s'il avait souffert qu'on eût fait usage de la liqueur prohibée, surtout dans la maison d'un homme, qui par un excès de dévotion, avait fait trois fois le voyage de la Mecque et celui de Médine⁸.

Mustapha m'avait présenté à sa femme, moins comme son ancien Esclave, que comme un ami, et cette dédaigneuse personne m'avait regardé du haut de sa grandeur et d'un air si fier, que si elle n'eût pas appartenu à un homme pour qui je devais avoir tant d'égards, et que j'en eusse eu le temps, j'aurais, pour me venger d'elle, employé les talents séducteurs que la nature m'a départi, pour me donner le cruel plaisir de la voir languir pour mes attraits ; mais j'avais trop d'obligation à son époux pour lui jouer un si vilain tour. C'était bien assez d'avoir abusé de sa sœur sans séduire encore sa femme : d'ailleurs, l'objet n'avait rien de piquant, et je ne voudrais pas jurer que ce ne fût-là le vrai motif de ma retenue.

Ma plus sérieuse occupation chez Fétatz était d'apprendre de lui l'*Arabe*⁹. Je parlais bon Turc, de sorte qu'avec ce secours et les attentions de mon Maître, je fis en peu de temps d'assez grands progrès dans cette Langue.

Je n'avais encore pu voir *Nédoïia*, la nièce de mon Patron. Cet homme était très exact sur les bienséances. Il aurait cru sa pupille déshonorée, si un Chrétien, quoique Esclave, avait vu à visage découvert la Descendante de Mahomet. L'Espagnole avec laquelle j'avais fait connaissance, et qui lui servait de Gouvernante, m'avait parlé avec éloge de la beauté de son

⁷ C'est le titre le plus magnifique que les Turcs puissent donner à leur faux Prophète.

⁸ Dans l'Arabie heureuse. C'est le lieu de la sépulture de Mahomet, à quatre-vingt lieues de la Mecque. Les Turcs sont obligés d'en faire le voyage, au moins une fois en leur vie, ou d'y envoyer quelqu'un pour eux. Ces imbéciles sanctifient jusqu'au chameau qui y porte le présent que chaque Sultan y envoie à son avènement à l'Empire. Il est défendu aux Chrétiens d'en approcher de quinze lieues à la ronde sous peine de mort. Au-dessus du tombeau du Prophète, qui est à terre, il y a, dit-on, une pierre d'aimant longue et large de deux pieds, et épaisse de trois doigts, à laquelle est suspendu un croissant d'or enrichi de pierreries, par le moyen d'un clou de fer qui est au milieu ; les simples croient bonnement que c'est un miracle perpétuel que Dieu fait en faveur de son Envoyé, et pour honorer sa mémoire. Les Derviches et quelques autres savent bien à quoi s'en tenir, et d'où dépend le merveilleux.

⁹ L'Arabe est aux Turcs ce qu'est le Latin aux autres Nations de l'Europe. Les plus savants d'entre les Juifs conviennent que la Langue Arabe est proprement l'Hébraïque dans une ancienne pureté.

élève, et je brûlais d'impatience de vérifier par moi-même si elle était aussi charmante qu'on disait, et que son nom le supposait¹⁰.

Pour en venir à mon honneur, j'essayai de m'insinuer dans les bonnes grâces de l'Espagnole, à qui le changement de Religion donnait chez Omar un pouvoir peu limité. J'y réussis sans beaucoup de peine, quoique j'eusse un Rival à supplanter ; c'était l'Anglais, qui malgré l'antipathie des deux Nations, brûlait pour la tendre Mariquilla. Elle lui avait fait espérer de l'épouser quand il l'aurait imitée en changeant de Religion.

Le changement que l'Anglais remarqua dans les manières de son Amante, le conserva à Calvin. Omar surpris de la légèreté de l'Anglais, qui avait donné des marques d'une grande disposition au Mahométisme, en demanda la raison à Mariquilla, qui ne feignit point de la lui dire ; et cette nouvelle, loin de l'affliger, le réjouit beaucoup.

Les Turcs font bien plus de cas d'un Catholique Romain qui embrasse leur Secte, que d'un Calviniste, dont la Religion diffère moins de celle de Mahomet.

¹⁰ Nédoïa signifie agréable et fraîche comme la rosée.